

LES ANIMAUX DANS LES PHOBIES D'ENFANT

[Annie Birraux](#)

Érès | « [Enfances & Psy](#) »

2007/2 n° 35 | pages 8 à 14

ISSN 1286-5559

ISBN 9782749207339

DOI 10.3917/ep.035.0008

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-enfances-et-psy-2007-2-page-8.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Annie Birraux

Les animaux dans les phobies d'enfant

*Annie Birraux est psychiatre,
psychanalyste, professeur
honoraire des Universités
(Paris VII).*

Toutes les cultures et toutes les civilisations ont eu affaire avec la peur. Sans elle « l'homme n'aurait pas survécu » (Delumeau, 1978). C'est la peur qui a présidé aux grands travaux de domestication de la nature ; c'est grâce à elle que nous nous sommes protégés contre ses agressions et ses colères. La peur est peut-être l'émotion la plus ordinaire de l'homme, la « passion », selon Descartes, la plus « vulgaire », la plus triviale ; c'est néanmoins celle qui donne en contrepoint à la hardiesse et au courage les couleurs de la vertu !

Toutes les cultures et toutes les civilisations se sont aussi créées des peurs imaginaires, afin de légitimer des rituels de groupe, des superstitions protectrices, des tabous, et ce pour deux raisons : d'abord, pour anticiper l'angoisse humaine, la projeter et la faire advenir dans la réalité extérieure, mieux la circonscrire et la maîtriser, et ainsi s'assurer de son propre sentiment d'existence (Birraux, 1992) ; ensuite pour « éduquer » les enfants à la prudence et leur signifier que l'environnement n'est pas naturellement hospitalier et protecteur.

Quelles que soient les théories freudiennes de l'angoisse – phénomène automatique ou signal d'alarme pour le moi –, l'angoisse est l'éprouvé de l'état d'impuissance du sujet humain, conséquence de sa prématurité et de son incapacité « à s'aider lui-même ». Au cours de son développement et de sa maturation, l'enfant acquerra progressivement des outils moteurs et psychiques pour l'éviter, pour se la représenter et l'élaborer, mais aux origines, c'est la mère qui éponge les débordements d'angoisse de son nourrisson. Et, bien que « la peur soit lourde d'angoisse et que l'angoisse se lie à la

peur » (Laplanche, 1980), c'est grâce au mécanisme psychique de la projection que l'enfant se débarrassera de ses « mauvaises intentions internes ». Ceci a été très tôt repéré par Freud dans la phobie du petit Hans (Freud, 1909) et a contribué à la modélisation de la psychodynamique des phobies infantiles.

Mais pourquoi le persécuteur phobique de la petite enfance est-il souvent un animal ?

DE LA PHOBIE DU PETIT HANS

Hans a 3 ans quand, au moment de la naissance d'une petite sœur, il manifeste la peur de voir tomber les chevaux sur la rampe de chargement de la gare de marchandises de Vienne. Cette inquiétude se complique de tentatives d'évitement des promenades qui pourraient l'amener dans ce secteur et d'une restriction de ses jeux dans le périmètre domestique. Il exprime fréquemment l'idée que le cheval pourrait tomber ou qu'il aurait envie de faire tomber le cheval. Dans le même temps, Hans déprime un peu.

La phobie succèdera à une crise d'angoisse morbide, « angoisse et pas encore peur », qui le saisit peu de temps après, dans la rue. Chez cet enfant, au début, il n'y a ni phobie de la rue, ni de la promenade, ni même des chevaux, mais un état d'angoisse diffuse auquel mettra fin l'apparition de la phobie. De même cesseront à ce moment-là ses préoccupations inquiètes au sujet de la naissance de la sœur. L'origine de la phobie est la dangerosité des vœux œdipiens incestueux et la tension interne que suscitent ceux-ci chez un petit qui se sent menacé de ne plus être aimé. Progressivement, Hans est dévoré par l'angoisse, même quand sa mère l'accompagne. Sa libido se fixe peu à peu sur le cheval et Hans manifeste la peur tout à fait particulière d'être mordu par ce cheval blanc.

« Peur particulière » en effet, car, si le cheval n'est pas, pour chacun, un animal de compagnie, il n'a généralement pas mauvaise réputation : au contraire. *Crin blanc* ou *L'étalon noir* sont des icônes d'idéalisation adolescente, mais le dada ou le cheval de manège sont familiers de l'enfance. Ici, Freud met en évidence que le cheval « et son fait-pipi » sont des représentants de la figure paternelle, et que Hans craint un châtiment de son père en raison des vœux trop tendres qu'il porte à sa mère et de ses désirs d'être seul avec elle. La condensation et le déplacement, puis la projection, mécanismes inconscients, ont fait, pour cela, le nécessaire. Le pauvre cheval n'y est pour rien !

L'ANIMAL DANS LA PHOBIE

Qu'est-ce qu'une phobie ? « Une névrose dont le trait central est la systématisation de l'angoisse sur des personnes, des choses, des

« Hans fait même un rêve d'angoisse dont le contenu est le suivant : il perd sa mère, ce qui fait qu'il ne peut plus faire câlin avec elle. La tendresse de Hans pour sa mère s'accroît immensément. »

« Hans ne peut dire de quoi il a peur mais il trahit, par des paroles à son père, le motif qu'il a d'être malade et le bénéfice de sa maladie. Il veut rester près de sa mère, il veut faire câlin avec elle ; le souvenir d'avoir été séparé d'elle quand est arrivé l'autre enfant peut, ainsi que pense le père, contribuer à créer cette nostalgie. »

S. Freud, *Cinq psychanalyses*.



situations, des actes qui deviennent l'objet d'une terreur paralysante » (Ey, 1974) ou « un mécanisme de défense qui provoque le déplacement de l'angoisse en vue de son apaisement » (Ajuriaguerra, 1974). Assurément les deux, sauf qu'avant de participer d'une organisation névrotique, la projection contribue à maintenir une homéostasie interne, psychique et somatique, lorsque la vie pulsionnelle concourt à nourrir des représentations dangereuses. L'animal est, le plus souvent, l'objet sur lequel tombe ce délestage, en raison vraisemblablement de sa proximité avec l'homme.

Les phobies sont donc des peurs injustifiées d'animaux ou d'objets inoffensifs. À la différence des phobies de situation (de transport, d'espace, etc.) qui invalident bien des adultes, les phobies d'animaux ne sont pas pathologiques chez l'enfant. Elles surgissent même normalement au cours du développement du petit d'homme autour de 3 ans ou plus, et disparaissent « normalement » avec le refoulement de l'entrée dans la latence, c'est-à-dire vers 7-8 ans. Elles signent « la névrose infantile ». Elles font entrer « l'animal de peur » dans la vie de l'enfant alors que rien ne le laissait pressentir, sauf qu'elles coïncident avec la mise en place, par l'enfant, d'un système de valeurs, de limites et d'interdits qui traduisent la conscience qu'il acquiert de la différence des sexes et des générations. L'apparition des phobies infantiles atteste donc d'un véritable travail de maturation interne. À la peur des gros animaux succèdera théoriquement la peur des petits animaux : les souris, les serpents, les vipères, les araignées, les moustiques, etc. À la peur d'être mordu, succède celle d'être piqué.

Ce mécanisme de substitution de la peur à l'angoisse permet d'éviter un « danger réel interne », c'est-à-dire l'impact de scénarios menaçants, de représentations qui touchent à des interdits – meurtre, inceste, coït parental – et qui font craindre une répression punitive. L'animal de peur a donc toujours à voir avec les images parentales intériorisées.

DÉPLACEMENTS ŒDIPÉIENS

Les phobies normales de développement, celles qui surgissent autour de la troisième année et qui s'évanouissent, comme elles avaient commencé, autour de la cinquième ou sixième année, désignent donc, dans l'animal qui fait peur, une figure de l'autorité, celle qui a droit sur l'enfant et surtout sur la mère, celle qui prive l'enfant de la présence maternelle, celle qui porte atteinte à l'idée qu'il se fait de son omnipotence. « Ce qui angoisse l'enfant », dit Freud, « n'est, à l'origine, pas autre chose que l'absence de la personne aimée », ce dont il a peur, c'est d'être privé de la présence tutélaire de la mère. Si on adhère au schéma psychanalytique de la

structure de la névrose infantile, l'animal de peur est un avatar « paternel ». L'enfant, impuissant « à s'aider lui-même », dans le désarroi où le laisse la supposée tromperie maternelle, est débordé par une angoisse qu'il ne peut figurer qu'en la projetant sur un objet qui viendra, de l'extérieur, justifier ses craintes, mais qui simultanément confortera en lui l'objet subjectif et son sentiment d'existence. Son rival, c'est ce tiers pour lequel sa mère l'abandonne, et dont il peut craindre les foudres en retour s'il lui exprime directement son hostilité (mais ce n'est pas lui qu'il affronte directement : *voyez comme j'ai raison d'avoir peur de ce cheval méchant qui me mordrait !*). Le mécanisme projectif est, dans ce conflit, une manière diplomatique de ménager les susceptibilités des parties, en déplaçant l'objet du conflit sur un autre terrain. Si l'enfant a peur d'un animal et le couvre d'injures ou d'opprobres, il peut conserver à son père, sans conscience de son ambivalence, sa tendresse et sa demande de protection.

Dans certains cas, l'affaire peut sembler plus complexe. Les animaux-cibles de la projection phobique qui ont donné lieu à des modélisations théoriques (du coq d'Arpad¹ de Ferenczi au cheval de Hans de Freud) sont largement coiffés au poteau de la popularité par l'image du loup-garou, qui, malgré l'évolution de la pédagogie parentale de la peur, continue de hanter les nurseries. Or le loup a cette particularité de renvoyer d'abord à l'obscurité, au noir, à l'isolement et ensuite seulement à l'animal, lequel évoque des angoisses de dévoration ou d'inexistence qui sont plus archaïques que celles que nous évoquions avec Hans.

Le loup-garou est le travesti d'une mère archaïque prégénitale, d'une mère dangereuse qui détient, sur le nourrisson, les pouvoirs de vie et de mort. Les baleines et autres « dents de la mer » en sont les équivalents contemporains². Lilith, la mère obscure, en était la représentation antérieure. Cette peur précède toutes les autres, et leur survivra probablement quel que soit le destin de la réintroduction du loup dans nos montagnes.

C'est dans cet espace que l'objet transitionnel joue son meilleur rôle. Animal ou non, nounours chiffon, objet de réassurance dont on ne peut se séparer mais que l'on jette, maltraite sans crainte de représailles, qui garantit contre la peur de l'obscurité, l'angoisse de la dévoration ou celle de la séparation. Qui garantit surtout contre toutes les menaces externes puisqu'il est la preuve tangible que la mère est là, moi et non-moi, et que tout se passe comme si elle donnait la main.

L'hypermédiatisation des affaires de psychologie voudrait que l'on puisse décrypter les conflits internes du sujet humain à la lumière des caractéristiques de ses conduites. Il n'en est, hélas,

1. Cité par T. Ferenczi dans « Un petit homme-coq », article publié en 1913.

2. Les histoires de loup cependant se vendent toujours bien aux tout-petits.



rien. Chaque histoire est singulière et la peur du père rival et castrateur, si elle s'affiche incontestablement dans l'émergence d'une phobie d'animal, ne dit pas, à travers cet animal, la qualité du père. La réalité de celui-ci est filtrée par les fantasmes de l'enfant au point qu'un lion peut renvoyer à un père socialement falot, et qu'une figure extérieurement prestigieuse peut engendrer une phobie d'oiseau, et pas nécessairement celle d'un paon ou d'un oiseau de paradis. Si la nature de l'objet phobogène détient un peu de sens, c'est dans une histoire intime qui n'est pas décryptable sur catalogue. De même, la peur du loup dira l'angoisse archaïque de l'enfant, ses fantasmes probablement terrifiants et qu'il ne peut maîtriser seul, mais ne permet pas de dire ce qu'est la mère ! La causalité psychique est d'un autre registre.

Il semble que les phobies d'animaux que nous voyions dans la clinique actuelle se fassent plus rares et laissent place à des angoisses plus informelles, souvent plus crues, moins organisées. Ceci mériterait un débat dans la mesure où les inhibitions, les phobies sociales et scolaires, dont les objets sont vagues, ne semblent pas en diminution.

LES ANIMAUX DE PEUR ET LA MODERNITÉ

Indépendamment de ce constat, l'ambivalence des enfants, face « aux animaux de peur » que l'on fuit, qui font hurler, mais que l'on essaie de surprendre de mille manières, pose la question de la peur « qu'on aime » dans le fonctionnement psychique. Au moment où, chez les enfants, se mettent en place des éloignements, des évitements de situations qu'ils imaginent dangereuses, la peur, partagée, semble excitante. La littérature enfantine nous donne, sur ce sujet, un aperçu intéressant.

D'abord, toutes les peurs qu'éprouve l'enfant envers les animaux ne sont pas des phobies. Certaines peurs sont raisonnables. Les adultes ont utilisé pédagogiquement la peur pour sensibiliser au risque les bébés et les jeunes enfants qui ne connaissent pas la peur et ne sont pas en mesure d'apprécier le risque encouru dans certaines situations. Dans les folklores, on rencontre ainsi des personnages – sorciers, croquemitaines, ogres ou animaux – imaginés par les parents pour se faire obéir et pour préserver les gamins que personne n'avait le temps de surveiller des dangers de leur environnement. « Le croquemitaine de l'eau, le tire-gosse, l'attrape-vaurien », par exemple, cachés dans les puits, les grottes ou les chutes d'eau, ont été inventés pour protéger les enfants de la noyade ou du risque de se perdre, en les dissuadant de s'approcher des espaces dangereux.

Si ces personnages inspirent moins la littérature enfantine moderne, c'est en raison d'une évolution de la pédagogie parentale de la peur. Aujourd'hui, l'enfant ne grandit plus seul. On lui accorde, en outre, une intelligence susceptible d'estimer les dangers de son environnement et de les éviter. La littérature enfantine pour les tout-petits fait cependant toujours appel à ces schémas phobiques, archaïques ou névrotiques, mais pour mettre des mots sur les angoisses du petit d'homme, pour les accompagner : ainsi la peur des transformations corporelles (*La Belle et la Bête* ou *Les Animorphs*), les peurs archaïques et les angoisses de dévoration (*Le petit Chaperon Rouge* ou *Baba Yaga*), les angoisses d'abandon (*Léon a peur* et *Une histoire à dormir debout*). Si l'on invente des histoires qui font peur avec des monstres, des ogres, des loups, c'est pour démystifier les figures du folklore en s'arrangeant pour les rendre sympathiques et dénuées de mauvaises intentions. Les parents, les éducateurs et les auteurs de livres pour enfants s'adressent à eux en se dispensant de mentir sur des sujets aussi graves mais en les rendant ludiques. Il s'agit de montrer que la peur concerne tout le monde mais peut être dépassée. Il s'agit aussi de faire surgir l'idée qu'il y a des limites à ne pas franchir, des contraintes auxquelles nous sommes tenus, et que, dans un monde relativement désordonné, violent, injuste, celles-ci nous protègent et nous évitent de sérieux déboires.

La littérature pour les plus jeunes joue donc aujourd'hui un rôle éducatif anti-angoisse à plusieurs niveaux ; d'abord, parce qu'il semble exister un certain consensus éditorial autour des peurs dont on peut parler aux enfants ; ensuite, parce que les auteurs démontrent que la peur vécue par le héros n'est qu'imaginaire ; enfin, parce que les thèmes actuels abandonnent le ressassement des thèmes œdipiens pour stimuler au contraire les thèmes culturels et leurs investissements. Tout se passe comme si la littérature enfantine voulait contribuer au refoulement de la latence et participer de l'émergence de valeurs organisatrices, sociales et culturelles. Il ne s'agit pas, en effet, de dénier l'existence de l'angoisse et de la peur mais de montrer qu'elles sont liées à nos pensées et qu'il existe mille manières de les dépasser.

La tendance, pourtant, n'est pas aussi optimiste pour les enfants plus âgés. On a ici l'impression que les éditeurs jouent sur un thème à risque qui consiste à proposer des choses effrayantes (séries ou petites fictions) pour contraindre le public à jouer avec sa peur. Les romans d'aventure ont laissé la place à des textes qui parlent d'exploration de mondes fictifs où la survie devient le thème du récit : survie qui déclenche des situations parfaitement horribles ! Pour cette catégorie de jeunes, les romans sentimentaux, les contes philosophiques ne font plus recette.



Pourtant *Blanchette* n'a rien perdu de sa capacité d'émouvoir et son long combat contre le loup pour une vie libre demeure un bon sujet de traitement de l'angoisse. La solution serait peut-être de transformer monsieur Seguin en D.J., *Blanchette* en élève de la « Starac », et le loup en sirène du *showbiz*. Méfions-nous : les « animaux de peur » de notre modernité sont sans doute des mutants.

Il semble aussi que les robots prédateurs ou les personnages animalomorphiques prennent progressivement la place du persécuteur externe, comme si le déplacement de la figure paternelle hostile se réduisait dans une oscillation métaphoro-métonymique moins ample qui ainsi travestirait moins et ferait plus de place à une certaine réalité.

BIBLIOGRAPHIE

- AJURIAGUERRA, J de. 1974. *Manuel de psychiatrie de l'enfant*, Paris, Masson.
BIRRAUX, A. 1992. *Éloge de la phobie*, Paris, PUF.
DELUMEAU, J. 1978. *La peur en Occident*, Paris, Fayard.
EY, H. 1974. *Manuel de psychiatrie*, Paris, Masson.
FERENCZI, S. 1978. *Psychanalyse 2*, Paris, Payot.
FREUD, S. 1954. *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF.
LAPLANCHE, J. 1980. *Problématiques I. L'angoisse*, Paris, PUF.

Mots-clés :

Peur, phobies
d'animaux, angoisse,
latence, refoulement.

Key words :

*Fear, animal phobia,
anxiety, latency,
repression.*

RÉSUMÉ

Pourquoi le persécuteur phobique de la petite enfance est-il souvent un animal ? En s'appuyant sur la phobie du « petit Hans », citée par Freud, l'auteur explique que c'est en raison de sa proximité avec l'homme que l'animal est le plus souvent l'objet vers lequel se déplace l'angoisse. Le mécanisme de substitution de la peur à l'angoisse permet à l'enfant d'éviter un « danger réel interne » : l'animal de peur a donc toujours à voir avec les images parentales intériorisées. Dans le monde moderne, la littérature enfantine joue un rôle éducatif anti-angoisse à plusieurs niveaux : tout se passe comme si elle voulait contribuer au refoulement de la latence et participer de l'émergence de valeurs organisatrices sociales et culturelles.

SUMMARY

Why is the phobic persecutor during childhood so often an animal? Based on "Little Hans" phobia, named by Freud, the author explains that it is because of its proximity to human kind that the animal is often the item on which anxiety is transferred. The mechanism which substitutes fear to anxiety enables a child to avoid a "true internal danger" : the animal feared by the child always refers to internal parental references. In modern world, child literature plays at different levels an important educational role against anxiety : it acts as if literature would strive for repressing the latency as well as the emergence of social and cultural values.